

COMMENTAIRE ET TRADUCTION D'UN TEXTE EN ARABE

Durée : 6 heures ; coefficient : 3

Le jury constate, à son plus grand regret, une baisse significative du nombre de candidat.e.s pour l'épreuve de traduction et de commentaire en arabe (2 seulement), sans parler de l'absence de candidat.e.s en option. Entamée depuis 2012, cette tendance à la baisse se confirme après la phase ascendante qui a caractérisé la période comprise entre 2008 et 2011. Espérons qu'il s'agisse seulement d'un temps d'arrêt, et non d'un point d'inflexion qui conduira à la réduction du nombre des élèves arabisants, spécialistes ou non-spécialistes.

Le jury se réjouit toutefois de l'excellence des candidat.e.s de 2017 en traduction comme en commentaire. Le texte proposé cette année est tiré d'*al-Ghirbâl* (le *Tamis*) du libanais Mikhail Nu'aima (1889-1988), ami de Gibran et un des pionniers de la renaissance littéraire arabe dans la première moitié du XXe siècle. Bien que de facture classique et d'un style recherché, le texte n'a pas posé de problème aux candidat.e.s. Leurs notes traduisent une bonne maîtrise du français et une excellente compréhension de l'arabe, servies par une culture littéraire qui a largement satisfait les correcteurs de l'épreuve.

Aussi bien la traduction que le commentaire de ce texte ont invité les candidat.e.s à mobiliser leurs compétences dans les deux langues, à manifester leurs qualités littéraires et à montrer leurs connaissances sur cette période fondamentale de l'histoire de la littérature arabe (la *Nahda*). Le texte aborde, entre autres, l'importance du genre dramatique, et la nécessité, pour les nations arabes, de cultiver ce genre venu d'Occident au XIXe siècle et inconnu chez les Arabes à l'âge classique. Le commentaire pouvait ainsi prendre ce thème comme axe fédérateur et y rattacher les autres thèmes abordés dans le passage, tels que la critique des genres poétiques désuets ou le lien entre la littérature et la vie. C'est la voie qui a été suivie par les deux candidat.e.s et qui leur a permis d'épuiser la matière à commenter et de déployer leurs capacités d'analyse et de synthèse.

Traduction proposée

Ce que certains ont pris l'habitude d'appeler, chez nous, « la renaissance littéraire » n'est rien d'autre qu'une brise venue des jardins de la littérature occidentale pour souffler sur certains de nos poètes et écrivains. Cette brise s'est répandue dans leurs imaginaires et leurs facultés littéraires, telle la santé qui se répand dans les membres du malade qui a recouvert la santé après une longue maladie. La maladie qui a frappé notre langue pendant de nombreuses générations était une paralysie qui a mis un terme à la vie en elle, et qui l'a transformée, après sa période de gloire ancienne, en cadavre dont se sont nourries les plumes des acolytes asservis et les esprits des versificateurs et des imitateurs. Mais aujourd'hui, nous sommes revenus vers l'Occident qui, hier encore, était notre disciple, afin d'en faire le modèle qui serait la pierre angulaire de notre « renaissance littéraire ». Ce modèle stipule que la vie et la littérature sont des jumeaux inséparables, que la littérature s'appuie sur la vie et la vie sur la littérature, et qu'elle – j'entends par là la littérature – est aussi vaste que la vie, aussi profonde que ses secrets ; elle se reflète dans la vie et la vie se reflète en elle. Alors, nous nous sommes rendus compte – grâce à l'Occident – que composer de la poésie est possible dans des genres autres que l'amour, l'éloge, le blâme, la description, le thrène, la jactance ou l'épopée. C'est pour cela que la mélodie de certains de nos poètes modernistes qui ont osé franchir ces limites

sacrées nous a tellement enchantés. Grâce à l'Occident aussi, le récit fictionnel qu'on appelle en anglais « novel » et en français « roman », nous a été transmis. Nous étions les plus prompts à l'utiliser car nous y avons trouvé un espace immense pour décrire la vie et toucher les esprits et les cœurs par le biais de la plume. Nous sommes devenus conscients du fait que la prose ne se réduisait pas aux compositions rimées, ni à la multiplication des expressions rares enfouies dans les dictionnaires, non plus à la rédaction d'articles ennuyeux sur des sujets galvaudés. Aussi, certains parmi nous ont-ils essayé de représenter notre quotidien à travers des romans nationaux.

Cela constitue un pas en avant.

Mais notre « renaissance littéraire » est toujours dans son cocon, et les paroles qu'elle a prononcées jusqu'au jour d'aujourd'hui ne sont rien d'autre que le babil d'un enfant dont la langue est encore non déliée, les sentiments encore bornés et les muscles bien faibles. Peut-être que nous n'avons pas le droit de la blâmer pour cette faiblesse, mais nous ne cachons pas le fait que notre foi en son avenir s'amenuise lorsque nous voyons qu'elle a négligé un pan entier de la littérature que l'Occident aurait choisi à l'exclusion de tous les autres, s'il avait à choisir en la matière. Nous entendons par ce pan le théâtre.